

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec,  
présenté le 5 octobre 2016 à l'Édifice Gaston-Miron.

Carole Fréchette

« Je m'appelle Marie,  
je vais mourir devant vous.  
Je vous en prie,  
regardez-moi.  
Regardez mes mains, mon ventre, mon cou,  
mon dos, pendant que je ne vous vois pas.  
Regardez mes épaules qui tremblent quand je n'y crois plus,  
ma poitrine qui se soulève quand je m'emporte.  
Regardez les plis de ma peau,  
en dessous de ma peau, mes os,  
l'inclinaison de ma tête,  
les mouvements de ma bouche,  
mes petits gestes secrets,  
le blanc de mes yeux.  
Je vous en prie,  
regardez-moi,  
enveloppez-moi,  
soufflez sur moi.  
Je vais mourir devant vous.  
Je m'appelle Marie.  
Quatre fois. »

C'était le prologue de ma pièce *Les quatre morts de Marie*, écrite entre 1988 et 1990. Lorsque je cherchais une amorce pour ce discours, ces mots de Marie me revenaient sans cesse. Je les ai d'abord repoussés, car il ne me semblait pas approprié d'emprunter la voix d'un personnage dans une telle circonstance. Mais ils insistaient. Alors, je les ai laissés se poser sur la page. Et puis j'ai compris que ce petit monologue n'a pas émergé par hasard des replis de mon cerveau. En vérité, il contient, en son cœur, l'essentiel de ce que je veux vous dire ce soir, à vous tous, chers membres de l'Académie, chers collègues, chers amis.

Je me souviens du jour où ce prologue a pris forme. J'étais dans mon auto, en route pour aller chercher ma fille. L'idée m'était venue, quelque temps auparavant, d'une pièce qui mettrait en scène quatre moments dans la vie d'une femme. J'avais passé la matinée à y travailler. J'en étais aux premiers balbutiements. Je roulais, donc, encore habitée par mes explorations du matin, et, tout à coup, j'ai récité à voix haute, toute seule dans mon auto : « Je m'appelle Marie, je vais mourir devant vous. Je vous en prie, regardez-moi. » Je me souviens du tremblement sous ma peau et du battement de mon cœur. Ce n'était pas ma première expérience d'écriture, mais c'est cet après-midi-là, dans la circulation de Montréal, que j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé ma fréquence, mon souffle, ma voix.

Je viens du théâtre. C'est sans doute cela que je voulais d'abord affirmer en ouvrant ce discours par l'adresse de Marie au public. Adolescente, je ne rêvais pas de coucher des mots sur du papier, mais de me tenir debout sur une scène. Mes premières grandes émotions littéraires, je les ai vécues avec Tchekhov, Euripide, Shakespeare, puis Dubé, Loranger... Leurs mots, je les ai entendus vibrer dans une salle bien avant de les lire. J'ai commencé à fréquenter les théâtres à quatorze ans. Je quittais ma banlieue, prenais le train, me rendais au centre-ville pour aller à la Comédie-Canadienne, à l'Orpheum, au Rideau Vert, au Quat'Sous. Je voyais tout. Et j'aimais tout ! C'était l'époque bénie de l'innocence et de la découverte! Au-delà des beautés des textes, de la performance des interprètes, c'est le geste théâtral lui-même qui me transportait : jouer, imiter le réel, créer du faux pour faire surgir une émotion vraie. Je n'avais plus qu'un désir : devenir à mon tour Nina, Iphigénie, Ophélie, me tenir tremblante sur un plateau et dire : « Je suis une mouette, non ce n'est pas ça. » Dire : « J'ai réfléchi, ma mère, et je dois accepter de mourir, mais j'entends me donner une mort glorieuse. » Dire : « Voilà du romarin, c'est pour le souvenir. Je vous en prie, amour, souvenez-vous. »

À vingt-et-un ans, j'ai été admise en interprétation à l'École Nationale de Théâtre. Le rêve de ma jeune vie! Mais curieusement, cette période de formation ne m'a pas apporté l'extase attendue. J'avais la douloureuse impression de ne pas vraiment « appartenir » – à cette famille, à ce métier –, de ne pas correspondre à la figure consacrée de l'actrice, pas assez instinctive et extravertie, trop sage et réfléchie. Je ne savais pas, alors, que je n'étais pas tout à fait au bon endroit, que ma place n'était pas sur un plateau à chercher devant un metteur en scène comment devenir Nina, Iphigénie, Ophélie, Fleurette ou Carmen qui chante sur la Main; ma vraie place était au tout début de la chaîne théâtrale, quand il n'y a pas encore de metteur en scène, pas d'acteurs, pas de décors, pas de lumière, même pas de salle où se réunir, quand il n'y a pas l'ombre d'une Nina, d'une Iphigénie, d'une Ophélie, d'une Fleurette, d'une Carmen qui chante sur la Main. Quand il n'y a rien, en fait. Rien qu'une tête, un cœur et du silence.

J'ai mis du temps à comprendre que c'est à ce silence que j'appartenais. À ma sortie de l'École Nationale, au début des années soixante-dix, j'ai plutôt rejoint la grande clameur de la contestation et de la création collective. J'étais galvanisée par la remise en question de tous les pouvoirs et surtout par la volonté de redonner à l'acteur la pleine responsabilité de sa parole. Au Théâtre des Cuisines, où j'ai fait avec passion un théâtre engagé dans la lutte féministe, nous pratiquions la démocratie extrême. Toutes les décisions, de tous ordres, devaient être prises ensemble. Les seuls moments de pause dans nos perpétuels débats étaient ceux où nous nous retirions, chacune de son côté, pour élaborer les scènes de la pièce en chantier. C'était un travail rigoureusement cadré par le canevas que nous avions conçu ensemble, après des heures de discussions enflammées, mais c'était tout de même de l'écriture. Je me suis mise à chérir ces moments bénis où je me retrouvais seule devant ma feuille. Compte tenu de ma nature peu portée à la confrontation, il peut sembler étonnant que je me sois lancée d'emblée dans cette aventure militante et collective. C'était par conviction, bien sûr, mais avec le recul, je crois que c'était

aussi une façon de me rapprocher du début de la chaîne. Du lieu où prend forme la parole. Le lieu du texte. Le lieu du sens.

Le mouvement de remise en question a fini par s'essouffler, et moi aussi. Après toutes ces années à me fondre dans le grand « nous », j'ai senti le besoin, comme tant d'autres, de revenir au petit « je ». Je, comédienne diplômée ayant tourné le dos à la carrière pour porter un message social aux populations coupées du théâtre; je, trentenaire désespérée, cherchant à renouer avec ses origines, avec sa nature profonde, et avec l'art qu'elle avait tant aimé. Cela a donné *Baby Blues*. Une pièce-passage entre la militante que j'étais et l'auteure que je commençais à devenir. Premier texte écrit en solo, pendant les plages de silence disponibles dans le brouhaha de ma maison de jeune maman. Premier texte produit sur scène. Premiers ravissements. Premières déceptions. Premier choc de voir exposés en pleine lumière les secrets de mon âme. Ce n'était pas l'extase attendue.

Heureusement, une autre pièce, entre-temps, avait émergé. Je dis « émergé », car c'est bien ainsi que cela se passe, non ? On marche sur une plage toute lisse. Et voilà que l'œil est attiré par une aspérité qui brille au loin. On est intrigué. Qu'est-ce que c'est ? On s'approche, on se penche, on commence à tirer. Le plus souvent, ce n'est qu'un bout de bois. Petite idée sans racine, sans profondeur. On l'arrache et on le lance dans la mer. Mais d'autres fois, la chose résiste, bien plantée dans le sol. Alors, on se met à creuser. Et c'est le plus beau moment. Celui de tous les possibles. « Il y a tant de beauté dans tout ce qui commence », dit Rilke. Cela est vrai pour les jours, les saisons, les amours, la vie, et tellement vrai pour la création. Au début on peut tout imaginer, un navire somptueux enseveli sous le sable, une cité entière où s'agite et explose tout ce qui nous tourmente. On creuse à l'aveugle, on palpe, on tâte, on sent une forme, peut-être le contour d'un personnage, on continue, on découvre d'autres corps, et puis se dessine une structure. On dirait quatre morceaux. Peut-être quatre temps. Et quoi encore ? On dirait une mort. Non, quatre morts. On continue, on continue, et puis un après-midi, toute seule dans son auto, on dit tout haut : « Je m'appelle Marie, je vais mourir devant vous. Je vous en prie, regardez-moi. »

Nous y revoilà.

Ce prologue est aussi vivant en moi qu'en ce jour de 1988, non seulement parce qu'il porte le souvenir d'un moment déterminant, mais parce qu'il nomme en cinq petits mots ce qui constitue pour moi le cœur de l'écriture théâtrale.

Mourir. Devant. Vous. Regardez. Moi.

Mourir, d'abord. Pour que vive un personnage, pour qu'il puisse vibrer de toute son âme sur une scène, quelque chose en moi doit mourir. Un malaise, une douleur, un secret, un regret, une blessure, une colère enfouie, une chose qui gronde et palpite. Je la pose comme une offrande sur ma table de travail, je craque une allumette et je mets le feu. Et c'est ce crépitement, cette chaleur engendrée par ce qui flambe en moi, c'est cela qui crée la vie. Écrire un personnage de théâtre, c'est inscrire ce

crépitement sur la feuille pour qu'il puisse enflammer le corps de l'acteur, l'animer, devenir sa respiration. Et si la transmission est réussie, toute la salle est saisie à son tour par cette vibration. Alors s'arrêtent les toussotements et les craquements des sièges, le silence devient plus profond, palpable. Comme si les spectateurs basculaient tous ensemble dans le silence premier, celui qui régnait lorsque l'auteur a posé son offrande sur sa table et craqué son allumette.

Ensuite, « devant ». Préposition banale et pourtant si importante, parce qu'elle distingue l'écriture dramatique des autres formes littéraires. Un roman, par exemple, se passe dans les maisons, dans les rues, dans la forêt, dans la vie; une pièce de théâtre se passe sur un plateau, qui fait semblant d'être une maison, une forêt, une rue, et le tout se déroule *devant* un groupe de personnes réunies, qui reçoivent en même temps les répliques, les gestes, la lumière, les couleurs, les sons, la musique. Écrire pour le théâtre se fait dans la conscience constante de cette double présence et du caractère éphémère de cette rencontre. Les mots ne seront entendus qu'une seule fois, les images qu'ils charrient devront s'imprimer tout de suite. D'où l'importance de la clarté. Car le temps est compté, et le fil se déroule en continu. Il n'y a pas la possibilité de reculer, revoir un passage, réentendre une phrase. Le choc doit avoir lieu ici et maintenant.

Et puis, « regardez-moi ». Cet appel du regard n'appartient pas seulement au théâtre. Écrire, publier, c'est toujours inviter le regard de l'autre, mais pour l'auteur dramatique, cet appel est plus pressant, et plus périlleux encore, car l'exposition est totale. Les émotions, les idées se retrouvent magnifiés, décuplés par les effets de lumière, les musiques poignantes, le jeu fervent des acteurs. Assis dans la salle, l'auteur ressent physiquement le poids de tous ces regards braqués sur son monde intérieur; une expérience grisante, mais aussi absolument terrifiante.

Je vais mourir devant vous, regardez-moi.

Sans trop m'en rendre compte, en ce jour de 1988, toute seule dans mon auto, j'ai touché au paradoxe de ce qui allait devenir mon métier, qui est la fois générosité et vanité, sacrifice et geste narcissique.

Enfin, ce prologue m'est venu spontanément à cause de Marie.

Avant elle, il y avait eu Alice, l'héroïne de *Baby Blues*, après il y a eu Éliisa, Béatrice, Violette, Hélène, Grâce, Madeleine, Justine. Et maintenant, sur l'écran et dans mes carnets, il y a Marie-Odile et Ismène. Tous mes protagonistes, à l'exception de mon cher Simon Labrosse, sont des femmes. Elles sont les astres autour desquels tournent les constellations que je crée. Je ne les investis d'aucune mission dénonciatrice. Je me contente de les faire exister. Leur sentiment d'être un peu en marge, « à côté », leur impression de ne pas savoir, de ne pas « appartenir », leur désir de trouver leur place dans la société, dans le monde, leur désarroi, leur tristesse, leur vanité, leur arrogance quelquefois, leur recherche maladroite de l'amour, leur besoin d'être vues, leur volonté d'exister, leur incommensurable

solitude, je les connais profondément. Elles sont mes sœurs, mes filles, mes doubles. Elles ont mis du temps à trouver leur chemin jusqu'à la scène. Le théâtre, il faut le dire, demeure un lieu difficile d'accès pour les univers féminins, beaucoup plus que le roman ou la poésie, il me semble. Et ce, malgré le fait que le public de théâtre soit constitué en grande majorité de femmes. Encore il y a quelques jours une enquête menée auprès des théâtres d'ici montrait que 20% seulement des textes présentés cette saison porteront des signatures féminines. S'il est un accomplissement dont je suis fière, c'est d'avoir réussi à faire entendre les voix de Marie, Élixa, Béatrice et les autres sur les scènes d'ici et d'ailleurs. Elles sont là, maintenant. Elles vivent. Elles font partie du répertoire. Des comédiennes de tous les âges se les approprient, des étudiantes dans les conservatoires les travaillent, des actrices amateurs s'en emparent. Elles y reconnaissent une musique intérieure, une façon de ressentir le monde.

Marie, prénom de femme, donc. Et, dans notre société au passé catholique, prénom de toutes les femmes. Marie, femme générique. Elle est d'ici et de partout, comme Hélène, Béatrice, Violette, Justine. Mes pièces ont peu d'ancrage dans la réalité concrète du Québec. On n'y trouve pas beaucoup de références à des lieux, à des événements précis reliés à notre histoire ou encore à ce qui fait, sur notre territoire, l'actualité du moment. C'est sans doute parce que ce que je mets en jeu ne tient pas tellement aux particularités de la société dans laquelle vivent mes personnages. Ce qui ne les empêche pas d'être profondément québécois, c'est-à-dire issus du mélange singulier qui nous caractérise, où se côtoient l'héritage français, l'influence anglo-saxonne, la réalité nord-américaine. C'est dans leur manière d'être au monde que mes personnages sont d'ici. Même leur langue, qui pourtant n'est pas calquée sur notre parler quotidien, est profondément d'ici, dans son souffle, dans sa syntaxe, dans sa concrétude. Ils sont souvent la tête tournée vers l'ailleurs. Marie rêve de marcher jusqu'à la Terre de Feu; Simon veut retrouver sa Nathalie, partie en Afrique aider les plus démunis; Hélène découvre les blessures de la guerre dans une ville du Moyen-Orient; Madeleine se passionne via Internet pour le drame vécu par trois jeunes Chinois pendant les événements de Tiananmen. Le vaste monde les attire, les préoccupe. Mais c'est d'ici qu'ils et elles observent la planète et partent à sa rencontre. Leur attachement profond est ici, dans cette société qui m'a vu grandir, qui m'a formée. Je suis émerveillée de les voir interprétés aux quatre coins du monde, par des acteurs d'autres cultures, souvent dans des langues que je ne connais pas. Émerveillée de m'asseoir au milieu d'un public étranger, de l'entendre rire aux traits d'humour, de l'entendre basculer dans le silence. Mon silence. C'est un privilège et un grand bonheur.

Mais plus grande encore est la joie d'être appréciée et reconnue par vous, ma société. Aussi, suis-je particulièrement heureuse d'être accueillie par l'Académie des lettres du Québec, institution bien enracinée dans l'histoire de la pensée et de la littérature d'ici. Je suis touchée qu'on y salue l'apport de mon écriture à l'aventure littéraire québécoise, et je suis absolument ravie de rejoindre le tout petit noyau d'auteurs dramatiques qui siège au sein de l'Académie. André Ricard, Michel Marc Bouchard, j'arrive! Nous, auteurs de théâtre, menons une double vie, considérés

comme des littérateurs chez les gens du spectacle et comme des théâtres chez les littéraires. Je ne m'en plains pas. Cela convient à mon tempérament. J'aime avoir le choix, mais j'ai horreur de choisir. Cette nomination est l'occasion pour moi d'assumer à fond ma double personnalité. Au sein de la communauté des lettres, je souhaite apporter ma sensibilité de théâtreuse et attirer l'attention de mes collègues sur la beauté et la force de l'écriture pour la scène, sur son importance, son impact dans notre société; dans ma famille théâtrale, je veux affirmer encore et toujours le pouvoir et l'importance de l'écrit. Ceux qui sont familiers avec les débats qui agitent le théâtre contemporain savent à quel point la place du texte y est continuellement remise en question. On tente de revitaliser l'art théâtral par le frottement avec d'autres arts, d'autres formes d'expression, on cherche, dans ces nouvelles approches, une spontanéité, une organicité que, dit-on, on ne peut trouver dans la partition écrite, soi-disant trop rigide, trop coupée de la vitalité du plateau. J'apprécie ces recherches et les formes originales auxquelles elles aboutissent, mais je ne crois pas du tout qu'elles signifient la mort du texte comme pierre angulaire du spectacle. Rien ne remplace la beauté, la profondeur et la puissance qui peuvent surgir de la rencontre – si difficile et exigeante – des mots couchés sur une page et des corps debout sur un plateau.

Et je partage entièrement la réflexion de la dramaturge et essayiste française Anne-Françoise Benhamou lorsqu'elle dit :

« Lorsque j'écoute une équipe d'acteurs déchiffrer une pièce, en lecture, ou lorsque je vois l'un d'entre eux, crayon en main, annoter à la virgule près son texte rituellement surligné, il m'arrive de me demander si le monde du théâtre n'est pas un des derniers lieux [...] où se partage le sentiment mystérieux d'appartenir à une quête que les livres déposent dans nos mains. »

Je vous quitte avec ces mots de Victor-Lévy Beaulieu, qui réagissait à un commentaire sur l'ampleur de sa production :

« Je n'ai aucun mérite à écrire autant. C'était simplement là, et ça ne demandait qu'à surgir. Il en est des écrivains comme des cours d'eau : il y a des ruisseaux, des rivières, des lacs, des fleuves et des océans. »

Cette affirmation toute simple de l'océan VLB m'a apaisée. Tant de fois j'ai regretté de ne pas être mer en furie ou chutes Niagara. Me voilà réconciliée avec le lac que je suis, bleu sous le ciel d'été, noir et terrible la nuit. C'est avec plaisir et enthousiasme que je pose aujourd'hui ce lac aux côtés des torrents, des fleuves majestueux, des rivières endiablées, des mers mystérieuses qui peuplent cette Académie.

Je remercie de tout cœur Madeleine Monette pour sa présentation si juste et généreuse, et pour sa fidélité; je salue bien chaleureusement Monique Proulx et lui dis à quel point je suis ravie de faire mon entrée en sa compagnie. Merci aux membres de l'Académie; merci à vous tous pour votre attention.